

Mort Tragique

Mme de Praslin. Les causes célèbres.

Nous sommes dans une période de justice rétrospective. Tous les vieux procès sont revus et de nouvelles instructions sont ouvertes sur des crimes qui semblaient définitivement classés.

Un de ces jours, on examinera l'affaire La Pommeraye, bizarre à divers points de vue. En attendant, voici qu'un livre récent sur les polémiques ardentes, car il a pour but de démontrer que le duc de Praslin n'est pas tort d'assumer sa femme dans la nuit du 17 au 18 août 1847, meurtre célèbre, qui provoqua une horreur profonde et dont on croyait connaître tous les détails.

Le jeune homme avait dix-neuf ans, sa femme dix-sept. Tout souriait à ces deux enfants, puissamment riches, enviés et admirés, et qui s'aimaient tendrement. Néanmoins, alors que M. de Praslin se donnait tout entier, il y avait peut-être un peu de calcul chez Mme de Praslin; mais il se sentait existant, il n'empêchait pas les débats du ménage d'être excellents, et bientôt la duchesse devint mère pour la première fois.

Ceci démontre, tout au moins, que M. de Praslin ne négligeait pas sa femme et n'éprouvait envers elle ni dégoût, ni mépris. Seulement, il arriva que cette dernière, dont le caractère avait toujours été difficile, devint de plus en plus injuste et violente, imaginant des prétextes pour faire des scènes, suspectant les affections de son mari, le pourchassant des déclarations d'amour sans objet.

Les choses se perpétuèrent ainsi pendant six ans, la duchesse redoublant de fureur et se plaignant sans cesse de l'insubordination. Enfin, au mois de juin 1847, elle se crut victorieuse. Cédant aux persécutions de Sébastien, le duc consentit à l'éloignement de Mlle Delazy, à laquelle fut allouée une rente viagère de 1,500 francs.

Le 18 juillet, la gouvernante quittait en pleurant l'hôtel du faubourg Saint-Honoré — remplacé aujourd'hui par la rue de l'Élysée — suivie des oris et des lamentations des enfants, qui voyaient en elle leur véritable mère, et elle allait s'installer dans une famille, rue de Harlay. Les Praslin étaient tous au château de Vaux, où la duchesse continuait ses scènes habituelles. Pour se consoler, le duc entretenait avec Henriette Delazy une correspondance qu'il faisait lire, car elle contenait des mots terribles, indiquant l'existence d'un fatal secret de famille, et aussi de sourdes accusations contre Mme de Praslin, considérée comme capable de démoraliiser ses enfants.

Par contre, rien de compromettant pour le duc et l'Institutrice, dans ces lettres destinées à rester secrètes. Le ton est celui de l'amitié, sans plus. Entre temps, M. de Praslin accomplissait ses voyages, à Paris et, à chacun de ces voyages, il allait causer avec Mlle Delazy. Enfin, on revint de Vaux à Paris, et, le 17 août, il fut convenu, rue de Harlay, que la gouvernante ferait le lendemain une visite à la duchesse, qui lui remettrait une lettre élogieuse, assurant qu'elle n'avait rien à lui reprocher, lettre que la jeune femme réclamait pour se placer dans une institution.

Un retour de M. de Praslin, faubourg Saint-Honoré, il n'y eut aucune querelle entre les deux époux, qui rentrèrent tranquillement dans les appartements séparés qu'ils occupaient au rez-de-chaussée de l'hôtel, appartements reliés par un assez long couloir.

Vers quatre heures et demie du matin, des appels épouvantables, partant de la chambre à coucher de la duchesse, retentirent dans tout l'hôtel. Le valet de chambre du duc et la femme de chambre de Mme de Praslin accoururent et essayèrent d'entrer dans l'appartement, d'où ne cessait de s'élever des hurlements de douleur, des bruits de corps, puis un affreux râle. Les portes étant fermées, les deux domestiques cherchèrent une autre issue. Finalement, quand ils purent entrer, ils aperçurent la duchesse étendue à terre et baignant dans son sang. Le duc arriva, l'air égaré, et il se mit à gémir devant le cadavre de sa femme.

La justice, prévenue, vint sur l'heure. On ne releva pas moins de trente plaies sur le corps de Mme de Praslin, qui, contenant une larme terrible contre son assassin, se comporta horriblement dans la chambre de la victime, se débattant et brandissant l'agresseur. Plusieurs des blessures étaient mortelles.

Les soupçons se portèrent sur le duc, qui ne put expliquer comment un pistolet lui appartenant se trouvait auprès de la victime, ayant à sa ceinture, rouge de sang, des cheveux de Mme de Praslin. Le couloir qui reliait les deux appartements était rempli de traces sanglantes. Dans la chambre du duc, on découvrit un poignard et un yatagan ensanglantés. Le plus grand désordre y régnait et des papiers avaient été brûlés dans la cheminée. On constata également que M. de Praslin portait aux mains et sur diverses parties du corps des écorchures encre vives. De plus, des cheveux semblables aux siens furent trouvés entre les doigts crispés de la duchesse, qui avait dû les lui arracher en se défendant.

Dès le lendemain du crime, son état devint étrange et il prit le lit, paraissant beaucoup souffrir, mais ne se plaignant pas. Le 20 août, il n'allait pas mieux. Le 21 août, le duc fut transporté à l'hôtel de la rue de la Conciergerie, où le président Pasquier, accompagné de six membres de la Chambre des pairs, vint lui faire subir un interrogatoire que le prisonnier supporta avec peine et au cours duquel il ne fit aucune aveu et ne dit rien. Le 22 et le 23 août, son indisposition s'accroissant, on le transporta à l'hôtel de la rue de la Conciergerie, où il mourut le 24. Il s'était empoisonné avec de l'arsenic.

L'opinion publique, violemment surexcitée, ne voulait pas admettre cette mort singulière, et le bruit courut qu'il y avait eu un simulacre d'obésité et que le duc avait été empoisonné par l'Anglais. Quelqu'un, depuis, a même prétendu l'avoir rencontré à Jersey, après 1870. C'est une légende. Dans tous les cas, le gouvernement fit publier toute la procédure afin de bien montrer qu'il n'y avait dans ce drame aucun dessous suspect. Mais nous aurons maintenant cette publication tout incomplète, tronquée, maquillée, de manière à plaire Mme de Praslin sur une sorte de piedestal moral, de façon à en faire un ange de bonté, une véritable martyre.

Pourquoi ces précautions? Pourquoi tromper le public? Pourquoi soustraire à son appréciation certains documents de nature à expliquer l'acte insensé de M. de Praslin? A-t-on voulu protéger une famille puissante contre un effroyable scandale? C'est ce qu'on ne sait pas encore positivement à cette heure, mais c'est aussi ce qu'on peut se demander, au lendemain de la publication de pièces non connues jusqu'ici, et qui sont pour le moins troublantes.

Mlle Delazy, longtemps tenue au secret le plus rigoureux, bien que son innocence fût certaine, subit divers interrogatoires et ne cessa pas de s'élever contre l'accusation qu'on faisait peser sur elle, contre une complotée imaginée, démentie par ce fait qu'elle devait se rendre le lendemain auprès de Mme de Praslin. Elle nia l'adultère qu'on lui prêtait, mais elle ne dit rien des propos graves contenus dans certaines de ses lettres, et concernant la moralité de la duchesse.

On évita de lui en parler, et jamais on ne lui demanda le moindre explication sur un billet de Mlle Louise de Praslin, découvert dans ses papiers, et où cette jeune fille, alors âgée de dix-neuf ans, et qui ne devait pas ignorer la valeur des mots, reprochait à sa mère d'avoir rompu deux de ses enfants. Il est clair qu'on ne voulait pas rapprocher ce triste mystère de l'origine lui-même, et ce fut une cause de non-lieu prononcée en faveur de l'ancienne gouvernante, car il était impossible d'empêcher les défenseurs de fouiller le dossier et d'étaler sous les yeux du public ces terribles documents.

Et pourtant, qui sait si les considérations auxquelles on céda étaient raisonnables? En 1847, la lumière pouvait se faire, on pouvait savoir la vérité, Mlle de Praslin pouvait expliquer la réelle portée de la phrase si étonnante pour sa mère que contenait sa lettre. Maintenant, c'est impossible, et l'affaire de Praslin, après soixante ans, se montre à nous sous un nouvel aspect assurément inattendu. Gardons-nous, cependant, de conclure d'un ton formel. Ni la due, ni la duchesse ne sont à la pour se défendre. Quant à Henriette Delazy, elle mourut le 6 mars 1875, à New York, après une existence calme et paisible, ayant fait le bonheur de l'honnête homme de qui elle était devenue la femme. Respectée, honorée de son entourage, de ses amis, elle garda au fond de son cœur le secret de M. de Praslin, de qui elle parlait toujours, avec douceur, disant qu'il avait été un infortuné, méritant mieux que ce que le sort lui avait donné.

Tel fut ce drame, et tels furent ses auteurs. On citerait difficilement une tragédie plus brutale, plus sombre et plus mystérieuse, elle occupa longtemps tous les esprits, et l'on conçoit très bien qu'on cherche à dissiper sa formidable obscurité.

M. de Praslin, pair de France, était injusticiable de la cour des pairs, que le roi seul pouvait convoquer. Or, Louis-Philippe était à En. On envoya près de lui, et, en attendant, le duc fut gardé à vue à l'hôtel.

LA RANCUNE DES MALICORS

Le pulsant autour de "Happé-chair", du "Maie" et du "Mort", M. Camille Lemonnier, a souvent tourné son attention vers la vie de la terre, et d'une plume vigoureuse et souvent érudite, il a évoqué le paysan courbé sur son rude labeur ou dans ses passions concentrées.

On avait fini d'enterrer le vieux Malicors. Le curé parti, les trois fils — Pierre, Baptiste et Norbert — presque aussitôt après, leur galurin au chef, avec le soulas d'une corvée expédiée, avaient tourné les talons. Et il ne restait plus à présent, devant la bière au fond de son trou, inégalement modelée sous les pelletées de terre versées par les gens du convoi, que Martin, le fossoyeur, ses deux mains au mancheron de la bêche.

— Crê chœur! Et pas un de ces païens qu'aurait seulement l'écœur d'une payer une potée! Mais va, on les connaît ces Malicors! Tous plus rats les uns que les autres. A compter de c'ti-là, l'papa! Y n'aurait pas seulement donné un hard pou' s'racheter de la fosse. Ah! ben non! non! Et v'là qu'il y est!

Il cracha dans ses paumes et, les jambes écartées de chaque côté de la caisse, il se laissa glisser sur ses sabots dans la tranchée. — Misère et corde! A moi! Ohé!

La voix partait de dessous ses pieds, faible, soudaine, rageuse, et en même temps des coups souterrains cognèrent les ais. — Ouais! j'ai t'y la berlué? fit Martin en interrompant sa besogne. — Comme il avait l'ouïe variable, il hucha un gamin, son neveu, qui à croupons sous le porche de l'église, paturait un mouton. — Viens-t'en ici, que j'te dis. C'est-y que t'entends grouiller là-dessous?

Un clameur plus rauque, montée de la bière, mettait en fuite l'enfant, et sous ses sabots, cette fois le fossoyeur distinctement sentit remuer le terre. — Ben... ben... On y va. C'est pas la peine ed' tout casser... Alle servira une aut' fois, ta boîte... En v'là une histoire!

Maintenant il débroyait à grands coups la terre et, la jetant à mesure par-dessus son épaule il déchaussait le couvercle. — Hardi! Han! rognonna, à bout de souffle, le mort. Les jambes fléchies, déjà chenu et mi-paralysé du râle, Martin ensuite insinua le tranchant de l'outil dans la feuillure, pesait du pied sur la panne, et l'homme s'arc-boutant du crâne et des reins, la bière enfin s'ouvrait d'une fois, exhibant sous un penailon de décharnés et longs fémurs et la flambée colère de deux prunelles.

Et Pierre, de son côté, protesta: — On vous a baillé des bidons de la cuisine. C'est-y point assez? — Malicors monta l'escalier, se dressa de toute sa taille, apparut devant eux, dans son lambeau de suaire, les mains et les pieds jaunes d'argile. — Ben, dit-il, qu'est-ce qui me restera à moi?

Ils le regardaient, figés, le geste suspendu, bouches écarquées, sans voix. — C'est-y que vous m'remettez point, dites? Tâtez ma carne: c'est d'celle-là que vous êtes sortis, mauvaise graine. Et il fit un pas. — Alors la femme poussa un grand cri, dégringola l'escalier, se mit à courir les bras étendus, droit devant elle. Norbert prit une chaise et la balança sur la tête du spectre.

— Hors d'ici, enjôleur, démon! Mais Baptiste, arrêtant son geste: — Si c'était l'père to d'même! — L'père! l'père! cria Pierre. C'est point vrai, Not' père est mort. Not' père est dans l'trou! Hardi! Norbert! Casse-lui ta chaise sur la gueule! C'est des menteries! C'est des risées! — Ah! c'est comme ça, fit Malicors. Ben, moi aussi, j'vas taper. J'vous crains pas!

Il avait ramassé un sabot sous le lit et le brandissait vers eux. — Ecoute, insista Baptiste, conciliateur. Si t'es not' père, comme tu dis, viens nous en au cimetière en compagnie. On verra bien si l'aut' n'y est plus. — Canailles! J'rai pas. Vous m'reclouerez dans mes planches! Et tout à coup sa paternité l'a mollissant, il leur dit: — M' fils, mes chers fils, regardez. C'est-y pas ma main, c'est-y pas ma peau, c'est-y pas mes pauvres yeux? Et c' sang-là, c'est-y pas votre sang?

Tous trois s'étaient approchés et le considérèrent sous le nez, alternant des mots brefs: — C'est not' vieux craché, disait Norbert. V'là ben son poil, v'là ben sa couenne. — Pour sûr, remarqua Baptiste. Et il a comme not' père une fêlure au milieu du front. — Et v'là ben aussi sa loupe, observait Pierre, comme une grosse mouche à viande dessus sa joue.

Ils le palpèrent, lui tâtaient le derme et le capillaire, s'attendaient sa réalité en le pinçant de son dur cuir, et Norbert, le nez à sa peau, fortement flairant s'il avait l'odeur du cadavre. Un doute subsistait, la peur d'une supercherie diabolique, l'effroi d'une hantise qui, sous les traits du mort, revint les persécuter. Des histoires de revenants, colportées par les hameaux, quel-quefois leur avaient dénoncé la rancune des trépassés. Et tout à coup Malicors sentit une piqûre à son côté: — Les brigands! V'là qu'y m'saignent!

C'était Pierre, en effet, qui, à la pointe du couteau, furtivement lui sacrifiait le flanc et regardait perler à la lame une gouttelette rouge. — C'est du bon sang de chrétien, par ma foi! grommela-t-il. Not' père est cor' en vie. Et l'un après l'autre se passant le couteau, ils regardaient se coaguler au métal cette larme pleurée par la veine paternelle.

Alors le vieux, comprenant qu'ils voulaient le mettre hors la vie, pleura: — J'ai pu d'fils, gémissait-il. Mes fils sont comme les rats pendus après mes os. — Baptiste, moins endurci que ses frères, eut pitié. — C'est not' père après tout, dit-il. Ben, v'là! Il crèvera quand il crèvera. En attendant, j'ramène la truie et ses truions. Chacun rendra ce qu'il a pris. Et l'vieux sera l'vieux comme c'est son droit.

Cela finit la querelle. Malicors descendit, dévora un pain entier — ses deux jours de bière l'avaient mis en appétit, et jusqu'au soir trinqua avec les gens du village qui affluèrent sans croire à la nouvelle. Il fallut le porter à son lit, un peu gris. — Mais le lendemain, l'airgeur reperça. Pierre était allé chez le curé, qui ne cédait pas sur le prix de la messe. On lui avait apporté un mort; il avait chanté pour le mort; si le mort resuscitait, le salaire n'en restait pas moins acquis. De là, il avait passé chez le menuisier, lui offrant de reprendre le cercueil. — J'vous ai fourni de la marchandise, répondit l'artisan. Ma marchandise a servi. J'pourrais point la passer à un autre. C'est dix francs et ça reste dix francs. — Après tout, pensa Pierre, c'est une dépense une fois faite. On portera le coffre au grenier.

Mais quand, au cimetière, Martin lui montra le coffre crevé, il se sentit outré. — C'est pas assez de nous retomber dessus; faut ensuite qu'y casse sa boîte. La v'là fichue! Cor' cinq francs à payer pour un neut couvercle. Le cercueil en pièces surtout exaspéra les frères. Ils frappèrent du poing la table et crièrent au vieux: — Tout ça serait pas arrivé si t'étais vraiment mort. Mais y a pas d' danger qu'on t'en fasse un autre ed' coffre.

La bière arriva entre chien et loup, charriée sur une brouette par Martin lui-même qui, pour sa fosse. — Mais puisqu'elle n'a point servi, ta fosse, objecta Norbert. — Comment ça qu'elle n'a point servi? J'ai t'y pas fouie? J'y ait t'y point descen lu vot' papa? Et cor' par après c'est point moi qui l'a tiré de là, voyons! — T'aurais mieux fait de l'y laisser, vieux capon!

Pierre le prit à la gorge et le serra contre le mur; mais Norbert, prudent, craignant les propos, le renvoya en lui octroyant dix sous. Malicors, dans son coin, riait, présent à cette dispute. Ce rire du vieux à présent les traquait par la maison: c'était, sur le dur poil ras de ses joues, une laide et rancunière grimace, comme le rictus d'un cadavre aux mâchoires tombées. Il semblait l'avoir gardée de son passage chez les morts.

La bière d'abord ayant été remise au fenil, quelquefois, pour les narguer, il allait s'asseoir dessus, fumant à sa pipe, héant les passants par-dessus la haie et leur montrant sa "boîte à asticots", comme il l'appelait, non sans quelque orgueil de son aventure. Ces forfanteries du père à la longue exaspèrent les Malicors, ils montèrent la bière au grenier. Mais il alla l'y chercher et le porta dans sa chambre, près de son lit. Alors ils l'entamèrent à coup de hache. Une planche seule demeura qu'il mit un matin sous son bras et avec laquelle il se promena jusqu'à la place. Toute la rue, sur les portes, vit passer le féroce vieillard et son morceau de cercueil. Il s'arrêta ensuite chez le menuisier.

— Hé, là! camarade, v'là c'qui m'en ont laissé, dit-il. L'bois est bon. Garde-le-moi pour le bon moment. Une ruse suivait à travers la campagne les trois frères, obérés de leur mort que la mort ne voulait pas reprendre. Le vieux, d'ailleurs, publiquement se gaussait: — J'ai beau marcher mes pieds d'un mon ombre, dit-il, j'peux pas aller jusqu'au bout. Alle est chaque jour et plus longue et plus grosse et plus noire. Ses hautes épaules se dressaient sous ses quatre-vingts ans comme une meule. Il broyait de ses molaires de silex la mie et la croûte, dormait de pleines nuits, ne sentait pas peser l'âge à son échine. Comme une chaux en ses os, la rancune le perpétuait. Et c'était chaque matin — quand il s'abordaît — la même opinionnaire moquerie: — "J'sens t'y la terre, voyons?" De leur côté, sans se lasser, ils lui reprochaient l'argent payé au curé, le cercueil, le partage interrompu. Et, devant son entêtement à vivre, quelquefois Pierre était ravagé d'une noire idée de l'exterminer.

tant, il toussa, souffla, passa dans un petit rire sec de détente. Mais ils soupçonnaient une ruse. Pendant trois jours et trois nuits, ils s'enfermèrent défiant, évitant les gens du dehors. Cette fois, le vieux ne les attraperait plus. Et à tour de rôle, ils montaient, le surveillaient, se plantaient auprès du grand lit où, le nez en l'air, la mâchoire tirée de côté, ses yeux de guinguois et fixés au fond des orbites, le père toujours gardait à ses chicots son effrayant rire narquois. Osaïné, durci à l'égal du ciment, toute érosité séchée par l'âge, le corps ne changeait pas. Alors Pierre imagina de lui verser du poivre sous la narine; ensuite il laissa choir une planche sur le crâne; et il prit aussi un fumeron qu'il planta dans le nombril et qui au tour consuma la chair. Enfin, le soir du quatrième jour, une odeur monta que, penché sur son ventre, fouillant du nez l'intestin noir, ils absorbaient.

— Not' pauvre papa! fit Baptiste en collant ses paumes à ses joues. Y a pas d' danger qu'y vienne c'te fois. J'lui pardonne à c't'heure tout le mal qu'y nous a fait. Et d'un bon cœur! — Mais, par un dernier scrupule, Pierre tira son couteau, coupa une artère, et comme le sang gluait, ils rouvrirent leur porte et annonçèrent que Malicors mort, définitivement.

CUISINE.

Poulet à la Reine. Flambes et videz des poireaux; ôtez leur les os de l'estomac et emplacez les de beurre mané avec du sel, du poivre, du jus de citron, mettez-les dans des tranches de citron sur l'estomac, bridez-les et mettez les dans une casserole avec des bardes de lard, oignons, oignons, bouquet garni, ajoutez une pincée de farine et mouillez avec un verre de vin blanc et avec du bouillon. Il faut deux heures de cuisson pour servir, débarrasser les et dressés sur une sauce hollandaise, une sauce tomate, un ragout mélé ou au jus clair.

Pommes de terre en Maitelotte. Faites-les cuire à l'eau, compressez-les en tranches et mettez-les dans une casserole avec beurre, sel, poivre, persil et ciboules, saupoudrez de farine, mouillez avec du vin et du bouillon et faites réduire.

Carottes nouvelles à la Maître-d'Hôtel. Coupez vos jeunes carottes en quatre; faites sauter dans du beurre frais, ajoutez un peu de farine, des herbes fines hachées; ajoutez du sel et du poivre et mouillez avec du bouillon; au moment de servir, liez la sauce avec deux ou trois jaunes d'œufs.

Un joueur. L'ex-ministre Alberti, dont le poof formidable vient d'entraîner la chute du ministre danois, est un véritable personnage balzaéen dont toute la carrière n'a été qu'une extraordinaire escalade sur le dos de ses dupes. Il y a plus de vingt ans, en effet, qu'il était aux prises avec des érudits, couverts de dettes, créant un trou plus profond pour en boucher un autre, empruntant à tous et partout, paissant dans toutes les caisses, réussissant pourtant à faire figure d'honnête homme, gai, compatissant, jovial et serviable, ne mettant personne dans la confidence de sa situation embarrassée parce qu'il faisait tout par lui-même, et jouant, spéculant toujours, comptant sur un heureux coup de sort pour se remettre à flot.

La semaine dernière il attendait de Londres la réponse d'une banque anglaise dont il avait sollicité un emprunt. La réponse ne venant pas et les caisses auxquelles il avait accès ayant été vidées par lui, il alla se constituer prisonnier.

Il avait joué et perdu, malgré tous les atouts qu'il avait réusis à mettre dans son jeu, y compris l'amitié de son roi.

Mot nouveau. Le langage courant s'enrichira bientôt d'un mot nouveau. Les rapides progrès faits par l'aviation ont fait rechercher quel terme serait le plus propre à qualifier les appareils volants, lorsque leur utilisation pratique sera possible. Or, on envisage cette éventualité comme assez proche, et l'on considère presque comme résolus ces réseaux aériens dont Robida, dans son "20e Siècle", avait prévu la constitution. Attendants donc les "taxoplans" — tel est le terme choisi — qui nous transporteront, par la voie aérienne, dans des temps très courts et à des distances très longues.

Vertical text on the far left edge of the page, likely a page number or margin note.